

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1875)

Artikel: La théologie des réunions de l'alliance évangélique à New-York, en 1873
Autor: Astié, J.-F.
Kapitel: I
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379181>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

I

Le côté extérieur de ces réunions de l'Alliance évangélique à New-York a été trop important et trop caractéristique pour ne pas en dire un mot au début. Le comité directeur, fidèle à l'esprit américain, grand amateur de statistique, a du reste singulièrement facilité cette partie de notre tâche. Les premiers préparatifs de cette sixième réunion générale remontent à 1868 : il n'a pas fallu moins de trois ans pour se remettre du choc de la guerre qui a fait manquer les conférences de 1870. Il paraît que l'enthousiasme a été difficile à réchauffer, en Europe surtout. Le nombre des délégués, tant européens qu'américains, ne s'est pas moins élevé à cinq cent seize personnes, représentant toutes les églises évangéliques, la totalité des pays chrétiens et quelques contrées païennes. Comme la plupart des délégués étrangers étaient défrayés en tout ou en partie par le comité américain, les dépenses ont été fort considérables. Non-seulement les étrangers qui l'ont voulu ont pu trouver l'hospitalité la plus large dans les familles de New-York, mais le comité, pendant toute la durée des réunions, s'est chargé de fournir entre les séances un copieux déjeuner à environ huit cents personnes par jour. Ce serait aller trop loin que de dire que l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner à ces fameux repas ; mais s'il avait été possible de faire abstraction de la variété et du progrès de l'art culinaire pour ne songer qu'à la quantité, on aurait pu se croire à quelque festin homérique¹. Des Amé-

¹ Les Américains ont su faire largement les choses jusqu'au bout. A peine la nouvelle de la terrible catastrophe qui assombrira toujours le souvenir de ces grandes fêtes était-elle parvenue aux Etats-Unis que, spontanément et sans attendre aucun appel d'Europe, on se mettait en mesure de pourvoir à l'avenir temporel des familles des victimes. Environ 100 000 fr. doivent avoir été recueillis en Amérique pour les trois veuves et les enfants des délégués qui ont péri dans le naufrage de la *Ville du Havre*. — Les souscriptions pour les frais des conférences de 1873 se sont élevées à environ 150 000 fr. Tous frais payés, il est resté en caisse environ 45 000 fr. Ce résultat est dû, en bonne partie, aux compagnies des *steamers* qui ont accordé des prix de faveur.

ricains étrangers à New-York, jaloux de l'honneur de leur pays, ont prétendu toutefois que le comité aurait pu prendre des arrangements plus confortables ; mais les organisateurs auraient trop attendu pour quitter leurs lacs et autres lieux de villégiature. Ce qui les excuse, peut-être, c'est qu'ils étaient loin de compter sur un pareil concours du public.

En effet jusqu'au moment de l'ouverture, on se demandait à New-York si on ne marchait pas à la rencontre d'un fiasco colossal. Cette crainte tenait à ce que le caractère en lui-même indécis de l'Alliance n'était pas compris ; et puis aux Etats-Unis une œuvre religieuse pour réussir a besoin du concours d'une église particulière. On ne savait donc trop comment tournerait une entreprise qui prétendait s'établir sur les frontières de toutes les dénominations, sans appartenir essentiellement à aucune d'elles. Enfin, comment ne pas se préoccuper des conflits devant nécessairement naître de la rencontre d'éléments si hétérogènes, pour peu que chacun voulût être franc et sincère ?

Ces craintes se sont dissipées dès la première séance. La foule a été énorme ; c'était une vraie cohue. Le docteur Adams, chargé de souhaiter la bienvenue tout spécialement aux Européens, auxquels les Américains ouvraient cordialement leur pays, leurs églises, leurs chaires et leurs foyers domestiques, a heureusement signalé les liens étroits qui rattachaient ces hommes venus de si loin à ceux qui leur faisaient un accueil empressé. Rappelant que les défenseurs de presque toutes les grandes causes battues dans les divers pays de l'Europe avaient dû s'enfuir en Amérique, l'orateur a engagé les invités à voir par eux-mêmes si la bonne semence avait porté ses fruits. « On pourrait croire en vérité que ce n'est pas nous qui vous souhaitons la bienvenue sur ces rivages ; ne respirons-nous pas en quelque sorte l'esprit de ces martyrs, de ces héros du passé, nos ancêtres communs ? Il me semble les entendre nous invitant à jouir fraternellement, les uns et les autres, des fruits magnifiques de leur foi, de leurs prières, de leurs souffrances : une religion libre, une Bible libre, une église libre, des écoles libres, une presse libre, des âmes libres. Tel

est le bel héritage que le passé nous a légué ; les semailles ont eu lieu au delà des mers, dans l'Ancien monde : nous voici réunis sur les rivages du Nouveau pour recueillir la moisson, compensation de tant de travail et de souffrances. »

En insistant sur les liens incontestables qui réunissent en un seul corps tous les vrais chrétiens, l'orateur a parlé d'un certain point haut élevé dans l'atmosphère où tous les bruits discordants de la terre se fondraient en une harmonie parfaite. « C'est là plus qu'une simple vision poétique, a-t-il ajouté. Il est certain qu'une fois admis dans la communion de Christ, nous nous rencontrerons tous dans un lieu céleste, alors que Dieu réunira en Christ tant ce qui est aux cieux que ce qui est sur la terre en lui-même. »

Mais il a fallu bientôt descendre de ces hauteurs. C'est peut-être parce qu'on s'y était élevé un instant que l'on a pu, d'abord après, plier sans trop de peine devant une bourrasque qui montait de la terre. Un certain orage qu'on voyait poindre à l'horizon a éclaté avant même d'avoir eu le temps de se former. On se demandait de quel œil les Allemands et les Français allaient se regarder ; des démarches déplacées avaient déjà risqué de retenir ces derniers au moment de l'embarquement. Une parole inconsiderée, habilement retenue, a dès le début tout arrangé. Les battus ont payé l'amende et ceux qui auraient dû faire des excuses se sont donné des airs de générosité et de magnanimité. Tandis que cette scène, moins sérieuse que le fameux baiser Lamourette, provoquait les applaudissements frénétiques de l'auditoire qui s'imaginait naïvement assister à la réconciliation de la France et de l'Allemagne, quelques Américains plus délicats déploraient le rôle piteux infligé à des gens qu'il aurait fallu avec le soin le plus minutieux se garder de mettre en scène. Mais que voulez-vous ? En Amérique plus que partout ailleurs, dans ces cas-là les claquements de main les mieux nourris ont toujours le dessus.

Il faut que ceux qui croient avoir d'excellentes raisons pour être démocrates se le disent bien : les grands concours de peuple ne sont nullement le milieu convenable pour traiter des questions sérieuses et profondes. Cette invasion, cette prise

d'assaut des séances par la foule caractérise et explique la nature de ces réunions. Elles ont fort bien réussi, si vous le voulez, mais quand il s'agit de se rendre compte de ce succès, on voit qu'il consiste, pour la presque totalité des assistants, un peu trop exclusivement dans le fait qu'il y avait énormément de monde. Dès le premier jour les réunions sont devenues un événement à sensation : on n'avait pas vu pareille agitation à New-York depuis les scènes de la guerre civile. Quand il a été manifeste que l'affaire réussissait, tout le monde a voulu en être. Les plus froids ont fait du zèle ; les sociétés de chemins de fer, qui d'abord avaient fait la sourde oreille, quand il s'agissait de donner des facilités de voyage aux étrangers, ont rivalisé d'empressement pour offrir les plus généreux arrangements. C'est ainsi que les choses se passent dans un pays où l'opinion publique est la puissance dominante : bien des personnes se décident à grossir le courant alors qu'*in petto* elles aimeraient autant le voir à sec. « Tant que la majorité est douteuse, dit Tocqueville, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait ; et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. »

Cette démocratie a pourtant sa physionomie particulière. Bien loin d'être niveleuse et égalitaire comme celle d'Europe, elle laisse percer les instincts aristocratiques qui caractérisent à un haut degré la race anglo-saxonne. C'est ainsi qu'on a organisé les séances en nommant une foule de présidents, de vice-présidents, flanqués d'un bataillon de secrétaires de trois différentes espèces. En tout ceci il s'agissait uniquement de conférer certains honneurs à quelques hommes et aux contrées ou aux églises qu'ils représentaient ; car la plupart ne devaient nullement fonctionner. Il paraît qu'en terre anglo-saxonne ces petites distinctions-là sont prises fort au sérieux. En effet, à notre grande surprise, dans une autre séance, on a fait nommer une nouvelle fournée de ces dignitaires honorifiques, qui ne devaient pas plus fonctionner que les premiers.

Et cependant dans cette démocratie foncièrement aristocratique, on fait bien tout pour le peuple et par le peuple. Les orateurs, par exemple, trouvent le moyen d'être populaires, popu-

laciens même, dirais-je, si ce mot n'était trop fort pour désigner cet étrange mélange de sérieux et de bouffonnerie particulier à la littérature anglo-saxonne. La quantité de gros sel que peut ingurgiter un auditoire américain à se désopiler la rate est vraiment énorme ! Sans parler des Allemands, en entendant les Français, on sentait que ces messieurs, venant d'un pays doté d'une académie et habitués à respecter les divers ordres en fait de littérature, ne possédaient pas l'art de passer sans transition du plaisant au sévère, du comique au tragique. Le puritanisme inflexible prenait sa revanche dans les séances du dimanche. Il ne s'agissait pas de rire ni de plaisanter ces jours-là. L'auditoire, peu fait à la consigne, avait de la peine à retenir des applaudissements qui se trahissaient par un frémissement général bien sensible. Sans contredit, moins de raideur le dimanche, et plus de tenue dans la semaine, auraient donné une résultante plus en accord avec les sentiments humains ; mais alors nous n'aurions plus été en Amérique et la couleur locale aurait fait défaut.

Il convient d'en prendre son parti : populaire, profond et délicat sont des idées trop souvent incompatibles. La consommation de lieux communs qui s'est faite pendant ces neuf jours est vraiment inappréciable. Et il n'y a pas à tergiverser ; la critique ne saurait rien trouver à mordre ; ils aiment cela en Amérique ; les auditoires ont été sans cesse en augmentant, à telles enseignes que dans la soirée des adieux on se trouvait en face de salles de trois, de quatre à cinq mille auditeurs attentifs, regrettant que les séances fussent déjà terminées.

Tels sont quelques-uns des traits de la démocratie religieuse. Il faut que les mystiques qui apprécient avant tout le calme et le recueillement ; les penseurs qui recherchent la profondeur et le nouveau ; les délicats qui ne sont jamais contents de rien, en prennent leur parti ; c'est à prendre ou à laisser. Il ne faut pas viser trop haut dès qu'on veut atteindre la multitude ; *mutatis mutandis*, j'imagine que les choses devaient se passer un peu de même dans les assemblées populaires d'Israël et parmi les troupes de croisés marchant au triomphe du saint sépulcre. Et cependant l'Amérique, cette terre classique de la

séparation de l'église et de l'état, est bien le seul pays protestant du monde, à l'heure qu'il est, où des réunions évangéliques pouvaient à ce point avoir un caractère populaire et national. La religion n'a rompu avec l'état et le gouvernement que pour contracter une alliance plus étroite avec la société. Tocqueville, qui avait été frappé de ce fait, a voulu en trouver la cause. « Les pouvoirs et la société sont, dit-il, tous plus ou moins fugitifs, ainsi que nos années sur la terre, ils se succèdent avec rapidité comme les divers soins de la vie ; et l'on n'a jamais vu de gouvernement qui se soit appuyé sur une disposition invariable du cœur humain, ni qui ait pu se fonder sur un intérêt immortel. »

« Aussi longtemps qu'une religion trouve sa force dans des sentiments, des instincts, des passions qu'on voit se reproduire de la même manière à toutes les époques de l'histoire, elle brave l'effort du temps, ou du monde, elle ne saurait être détruite que par une autre religion. Mais quand la religion veut se reposer sur les intérêts de ce monde, elle devient presque aussi fragile que toutes les puissances de la terre. Seule, elle peut espérer l'immortalité ; liée à des pouvoirs éphémères, elle suit leur fortune et tombe souvent avec les passions d'un jour qui les soutiennent. »

« En s'unissant aux différentes puissances politiques, la religion ne saurait donc contracter qu'une alliance onéreuse. Elle n'a pas besoin de leur secours pour vivre, et en les servant elle peut mourir... »

« A mesure qu'une nation prend un état social démocratique et qu'on voit les sociétés pencher vers la république, il devient de plus en plus dangereux d'unir la religion à l'autorité ; car les temps approchent (1837) où la puissance va passer de main en main, où les théories politiques se succéderont, où les hommes, les lois, les constitutions elles-mêmes, disparaîtront ou se modifieront chaque jour, et cela non durant un temps mais sans cesse. L'agitation et l'instabilité tiennent à la nature des républiques démocratiques, comme l'immobilité et le sommeil forment la loi des monarchies absolues. »

« Si les Américains, qui changent le chef de l'état tous les

quatre ans, qui, tous les deux ans, font choix de nouveaux législateurs, et remplacent les administrateurs provinciaux chaque année ; si les Américains, qui ont livré le monde politique aux essais des novateurs, n'avaient point placé leur religion quelque part en dehors de lui, à quoi pourrait-elle se tenir dans le flux et reflux des opinions humaines ? Au milieu de la lutte des partis, où serait le respect qui lui est dû ? que deviendrait son immortalité quand tout périrait autour d'elle ? »

« Les prêtres américains ont aperçu cette vérité avant toutes les autres, et ils y conforment leur conduite. Ils ont vu qu'il fallait renoncer à l'influence religieuse, s'ils voulaient acquérir une puissance politique ; et ils ont préféré perdre l'appui du pouvoir que partager ses vicissitudes. »

« En Amérique, la religion est peut-être moins puissante qu'elle ne l'a été dans certains temps et chez certains peuples, mais son influence est plus durable. Elle s'est réduite à ses propres forces, que nul ne saurait lui enlever. Elle n'agit que dans un cercle unique, mais elle le parcourt tout entier et y domine sans efforts. »

« En Europe, le christianisme a permis qu'on l'unît intimement aux puissances de la terre. Aujourd'hui ces puissances tombent, et il est comme enseveli sous leurs débris. C'est un vivant qu'on a voulu attacher à des morts : coupez les liens qui le retiennent, et il se relève. »

« J'ignore ce qu'il faudrait faire pour rendre au christianisme d'Europe l'énergie de la jeunesse. Dieu seul le pourrait ; mais du moins il dépend des hommes de laisser à la foi l'usage de toutes les forces qu'elle conserve encore. »

Il va de soi qu'il ne pouvait guère être question de débattre des problèmes sérieux devant les multitudes qui ont envahi les nombreux et vastes locaux destinés aux réunions. Aussi s'est-on généralement borné à entendre divers rapports sur le même sujet. Et, comme il n'y a pas eu de séances privées, exclusivement consacrées aux membres de l'Alliance, l'échange d'idées entre des représentants de mondes ecclésiastiques et théologiques si divers a manqué presque entièrement. Bien loin de faire des connaissances nouvelles, on avait toute la

peine du monde à retrouver les anciennes. La confusion était telle qu'un des hommes les plus intelligents de New-York, après avoir d'ailleurs entendu un des orateurs les plus connus du protestantisme de langue française, demandait s'il n'était pas un vieux catholique. Comme ces rapports étaient fort nombreux et lus aux mêmes heures, il était impossible de faire un choix systématique et intelligent. Il a donc été possible de prendre part à ces grandes réunions sans se rendre réellement compte des tendances et de l'esprit qui les ont caractérisées. Aussi, en parcourant aujourd'hui le volume publié par le comité, fait-on des découvertes auxquelles on ne s'attendait guère. Comme il y avait foule et toujours foule, quelle que fût la réunion, toute perspective faisait défaut. Huit divisions principales (*état religieux des divers pays chrétiens ; union chrétienne ; le christianisme et ses adversaires ; la vie chrétienne ; le catholicisme et le protestantisme ; le christianisme et le gouvernement civil ; les missions intérieures et extérieures ; le christianisme et les réformes sociales*) contenant un grand nombre de sections, offrent au lecteur une grande variété de sujets. Il y a un peu de tout : on y discute les plus hautes prétentions de l'idéalisme philosophique à côté des mesures à prendre pour la protection des animaux, sans négliger les questions sociales les plus ardues.

II

La profession de foi de l'Alliance serait un fil conducteur peu sûr pour découvrir l'esprit théologique et religieux qui a régné dans ces conférences. On sait que par son article sur l'institution divine du ministère et la perpétuité des sacrements, elle a exclu du même coup les plus sectaires et les moins sectaires de tous les protestants, les darbistes et les quakers, les représentants les plus extrêmes du légalisme judaïque et les hérauts du spiritualisme chrétien. L'étroitesse excessive des baptistes américains n'a pas permis de placer la célébration de la cène en commun dans le programme des réunions de l'Alliance. Plusieurs pasteurs appar-